



*Patricia Gavoille*

*Les tisserands  
des Lumières*

*Jeanne-Catherine*

\*

Roman

**GUNTEN**

I

*Novembre 1758*

— Apporte-moi de l'eau...

La voix épuisée vient du fond de la pièce, dans le coin opposé à la porte, là où s'élève, majestueux, le grand lit à rideaux, cadeau de mariage pour lequel s'étaient réunies les deux familles des mariés, il y a dix-huit ans. Dans le poêle obscur, voilages tirés pour laisser le malade à son repos, il évoque un gros navire échoué là lors d'on ne sait quelle tempête ancienne. Juste à côté, une table en bois de cerisier et ses quatre chaises semblent attendre vaguement elles aussi, dans la pénombre.

— Apporte-moi de l'eau !

L'appel s'élève une seconde fois, tenu et tremblotant. De l'autre côté de la table, le plus près possible de l'unique fenêtre, Jeanne-Catherine, assise au tour, dévide du filé bleu, tout environnée du ronronnement bruyant de son instrument. Ses mains attentives virevoltent dans un mouvement régulier, toujours le même, harmonieux comme une danse. Entièrement à son ouvrage, elle n'entend pas. A chaque tour du dévidoir, elle se penche un peu en avant, gracieuse, tandis qu'elle

hoche machinalement la tête dans une sorte d'approbation à elle seule destinée. A plus de trente ans, Jeanne-Catherine, par un de ces miracles qui vous éclairent la vie quotidiennement, ressemble à un Vermeer : la lumière pauvre de la mi-novembre détache dans l'ombre grisonnante la blancheur de sa camisole de cotteline sur sa jupe brune. De sa tête penchée sur l'ouvrage on ne distingue qu'une mousse blonde s'échappant en cascade de la caule de laine noire.

Insistante et fatiguée, la voix reprend :

— Jeanne-Catherine, de l'eau, donne-moi à boire !  
Jeanne-Catherine, entends-tu ?

Mais le dévidoir tourne rond, dans un vrombissement continu qui couvre complètement les faibles appels. Jeanne-Catherine, accompagnant son mouvement, chantonne machinalement :

« Un beau jour dans la vigne à ma tante  
Colin s'y trouva. Non je n'en puis me défendre  
Un beau jour dans la vigne à ma tante... »

Son chant n'est qu'un murmure en voix de tête. Il semble suivre les puissants méandres du bourdonnement de l'instrument. Jeanne-Catherine, assourdie, fait corps avec lui, se met sans s'en rendre compte, avec ses brefs mouvements de la tête et du buste, à l'unisson du rythme implacable. Sa jambe droite, dans un battement sec et répétitif de machine, actionne la pédale du tour avec une régularité d'horloge.

« Dans les vignes on badine, on s'amuse  
Et à la maison il faut avoir bien des excuses.  
Si maman savait toutes ces ruses  
Jamais je n'y retournerais... »

Un rai de lumière oblique où dansent en suspension de fines poussières de filé tombe sur le plancher bleuté de peluches. C'est qu'ici le chanvre est partout. Il flotte dans l'air, on le respire, il vous nimbe les cheveux de ses minuscules flocons colorés. Des écheveaux de retour de chez la fileuse sont suspendus à la poutre maîtresse, hors de portée des rats.

— Jeanne-Catherine ! Jeanne-Catherine ! Jeanne-Catherine... A boire, par tous les saints.

Cette fois elle entend. Elle sursaute violemment et se retourne dans le silence soudain revenu, sa chanson inachevée encore suspendue à ses lèvres :

— Pierre ? Vous m'appelez ?

— A boire, je te dis, gémit la voix encore affaiblie, à boire ! Voilà quatre fois que je t'appelle ! A croire que tu es sourde !

Rapide et vive, elle s'approche de la table, s'empare du pichet, emplit d'eau un gobelet de terre cuite :

— Voilà, tout de suite ! C'est que je ne vous entendais point, moi, avec le vacarme du tour, ne vous fâchez point...

Les rideaux du lit sont faits d'une indienne aux couleurs vives, toute chamarrée d'oiseaux et de branches en fleurs. Avant d'ouvrir, tout en se dépêchant pour ne

pas faire attendre son malade, Jeanne-Catherine prend une profonde goulée d'air : c'est que de l'autre côté, la mort est à l'œuvre et répand dans l'espace confiné son effrayante odeur. Jeanne-Catherine se compose un sourire et ouvre en grand :

— Là, dit-elle, je suis là.

— Tu es là, tu es là... Tout de même, il t'en faut, du temps !

La voix de l'homme chevrote dans des aigus discordants, si faible qu'elle en est presque imperceptible par moments. On dirait qu'il a usé toute sa pauvre énergie à appeler sans répit depuis une demi-heure.

— Aide-moi à me redresser, je ne vais point boire couché.

Jeanne-Catherine pose le gobelet sur l'étroit chevet, se penche et prend sous les aisselles son mari qu'elle soulève à bras-le-corps.

— Attendez, ne vous appuyez point, que je relève un peu votre oreiller. Là, ça y est, allez-y, là, doucement.

Et elle le laisse aller lentement vers l'arrière, l'installant de son mieux.

— Vous pourrez le tenir, le gobelet ? Voulez-vous que je vous fasse boire ? Vous semblez plus fatigué cet après-midi.

— Oui, fais-moi boire, je n'en puis plus, le feu me brûle par-dedans... Et par-dehors aussi, là où mes boyaux sont sortis... Je n'en puis plus ce jour d'hui. Al-lons, de l'eau !

— Vous parlez trop aussi, ce n'est pas bon. Tenez, buvez donc, pas trop vite.

Avec un effort de tout son être, elle s'assied et l'appuie contre elle, pour le faire boire plus aisément. Sa grande beauté rayonne au-dessus du visage amaigri et fripé, gris de souffrance, abandonné contre son épaule. Par contraste son profil pur, harmonieux, semble illuminé d'une clarté venue de loin, du plus profond d'elle, intérieure et secrète. Des mèches follettes égarées sur ses tempes, de ses yeux au bleu intense, des pommettes hautes, fermes, de l'arc des sourcils prolongeant la fine arête du nez et de la bouche douce, ourlée, tout dénonce un grand appétit de vivre, un vrai bonheur d'être au monde. Tout en elle souligne l'aisance de la femme accomplie. Elle donne à boire à son mari, le recouche et tandis qu'il la regarde, demande :

— Et ce soir, mangerez-vous ? Une quinzaine que vous êtes alité et onze jours que vous ne mangez plus. Pardi, c'est bien sûr, vous êtes faible. Voulez-vous que je vérifie vos linges ?

Il la regarde intensément, de ce regard qu'ont les mourants qui veulent fixer en eux l'image de ceux qu'ils aiment puis murmure aigrement, presque inaudible :

— Trois ans que mon ventre s'est ouvert et j'étais déjà un vieil homme, avec une belle fille comme toi... La peste soit du mal ! Avec ce visage-là, tu as bien un galant, dis-moi ?

Occupée à dénouer le pansement de son ventre, elle fait celle qui n'entend pas. Il reprend durement, la voix sifflante :

— Tu as bien un galant, non ? Dis-le, je veux le savoir avant que de passer. Qui est celui qui te rend si belle à trente-quatre ans, quand les autres sont déjà vieilles ?

Le nez pincé, elle se tait encore, enlève, avec des gestes doux pour ne pas faire mal, les linges souillés qu'elle dépose dans le bassin de cuivre au pied du lit.

— Ne bougez point Pierre, je reviens, je vais prendre les linges de rechange que j'avais mis à sécher à la cuisine.

Les yeux au ciel de toile du lit, Pierre, dans un profond soupir, contemple sans les voir vraiment les somptueuses envolées d'oiseaux éclatantes de gaieté dans les brassées de fleurs de la toile peinte. Mais son regard n'est plus pour ces bonheurs-là, terrestres et remuants. Des oiseaux, se dit-il, à quoi bon ? Lui sait bien pour l'heure qu'il est sur le départ. Assez souffert, avec ce ventre ouvert depuis trois ans et ces linges toujours souillés qu'il faut bien supporter vaille que vaille. Pourquoi avoir duré si longtemps, quand les autres seraient morts bien vite ? Assez travaillé aussi, assez trimé. Le maître est bon, certes, mais il est exigeant...

Sa pensée tourne court soudain et se dilue dans une langueur qui le prend tout entier. Le voilà lourd et bizar-

rement flottant tout à la fois, englué dans la confortable tiédeur de l'oreiller qui devient brusquement enveloppante et pesante comme une chape. Au-dessus de son visage, là-haut, la toile s'anime dans un méli-mélo qui fait tourner le lit. Les oiseaux fleurissent délicieusement, dans de vastes orbes souples qui s'approchent et l'enveloppent, lui, Pierre, cependant que les fleurs caquètent et jacassent en un assourdissant chahut. Pour faire cesser ce manège fou qui le fatigue, il tente de lever un bras qui ne répond pas. La sarabande continue, joyeuse et insistante comme la farandole au soir de la Saint-Jean. Quoi ? Faut-il qu'il en soit ? Qu'il y prenne part ? Va-t-il lui falloir danser et courir en plein cœur du dessin déchaîné au-dessus de sa tête ?

Et puis soudain, mêlé à tout ce tumulte, apparaît le fin visage de Jeanne-Catherine. Penchée sur lui, elle parle. Il la voit. Mais ses mots, comme la buée en hiver, se diluent en formes vaporeuses, indistinctes, au fur et à mesure qu'elle les prononce, et vont là-haut, dans la fête, se poser chacun sur une corolle d'oiseau. Toujours sur une bleue. Comme la nuit. Jamais sur une autre. Il le sait. Il les suit du regard. Jeanne-Catherine parle et parle encore, intensément. Il y a de l'inquiétude dans ses yeux. Et ce bruit, oh, ce bruit !

— Pierre ? Pierre ? M'entendez-vous ? Je vous rapportais des linges propres et vous voilà... ainsi ! M'entendez-vous ? Répondez-moi, Pierre, je vous en prie,

par tous les saints du paradis ! Voulez-vous que j'aïlle chercher notre curé ? Ou le rebouteux ? Ou Jean-Jacques ? Vous savez bien, Jean-Jacques, il habite à côté ! Attendez, je vais vous passer un peu d'eau... Nous pourrions prier tous les deux si vous le voulez, hein ?

Pierre, parce qu'elle s'est signée en le nommant, pense au curé : il ne faut pas qu'il vienne ici, se dit-il, que va-t-il penser de cette débâcle d'oiseaux et de couleurs en fête dans la maison d'un malade ? Non, non, pas le curé !

Affolée, les gestes rendus imprécis par le grand tremblement qui vient de la saisir, Jeanne-Catherine verse un peu d'eau sur l'un des linges frais lavés qu'elle vient d'apporter et lui tamponne le visage à petits coups :

— Là, un peu d'eau, je crois que ça va aller, moi. Vous verrez, je vous dis que vous allez vous remettre. Ça va passer. N'est-ce pas ? Pierre ? Oh s'il vous plaît, faites-moi un signe, dites-moi quelque chose !

Pierre la regarde. Mais que peut-elle bien être en train de lui dire ? Et ce visage inquiet qu'elle lui montre ! Le filé ? C'est le filé ? Il n'y en a plus ? C'est cela ? Alors elle doit prévenir le maître et vite. Sinon, ils n'auront pas de quoi remonter le métier pour la prochaine pièce. Qu'elle aille vite, tout de suite, le maître exige d'être prévenu sans attendre. Si elle se dépêche, elle peut encore arriver avant la nuit.

A côté du lit, Jeanne-Catherine se lève. D'un doigt hésitant, elle lui caresse la joue. Il a l'impression de lui sourire. Puis elle sort. Comme si elle avait le feu aux trousses.

Dehors, la nuit de novembre est en train de recouvrir doucement la ruelle. En sortant Jeanne-Catherine trébuche sur le seuil. Toujours ce pavé descellé. Pierre avait dit qu'il le réparerait, mais là... Elle fait un effort pour reprendre son emprise sur elle-même : ne pas crier, ne pas courir, aller chercher Jean-Jacques sans ameuter les autres voisins, du moins pour le moment. Pas encore. Pas tout de suite. Surtout là dans le quartier, l'on y vit environné de ces gens de la religion réformée qui tiennent la ville. Ce n'est pas elle, papiste comme ils disent, qui va aller les chercher. Ces gens-là sont sans Dieu !

Elle marche lentement, s'efforce à se donner une allure paisible de promeneuse. Par la lucarne de la maison voisine filtre la lumière agitée d'une chandelle. Jean-Jacques est là. Ne pas appeler surtout. Aller frapper à sa porte aussi naturellement que possible. Et entrer chez lui pour la première fois sans se cacher. Comme une voisine ordinaire.

— Toi, ici ? Mais que... Mais on risque de te voir !

Il se tient dans la porte entrouverte, stupéfait, vaguement inquiet. Pour qu'il lui laisse le passage, elle appuie sur sa poitrine une main bien à plat et pousse, afin qu'il recule.



— Mais que... ?

— Laisse-moi entrer, j'ai besoin d'aide, vite ! Souffle-t-elle. Fais-moi entrer normalement, comme une simple voisine. Dépêche-toi, on nous regarde peut-être !

Sitôt dans la cuisine, elle se jette dans ses bras et lui offre ses lèvres :

— Embrasse-moi, et viens vite avec moi. Je crois qu'il en train de passer, il ne me répond plus. Viens, je t'en prie, tu es mon plus proche voisin après tout. Et puis tu es catholique, comme nous autres ! Personne ne trouvera à redire si je t'appelle à l'aide !

Le visage enfoui dans les cheveux blonds, il la respire à pleines narines, la plaque au mur, glisse à travers la jupe un genou entre les siens et murmure :

— N'aie pas peur ma belle douce, je suis là, je suis tien ! Je ne te laisserai point. Nous allons être... Allons-y vite, il ne faut point le laisser seul, on n'abandonne point un homme qui meurt, viens...

2

— Pierre ! Pierre ? M'entendez-vous, j'ai amené Jean-Jacques !

Il ne répond pas. Se contente de la regarder. De tous ses yeux. Gravement. Dans le vaste tintamarre multicolore qui a envahi sa tête. Tout bouge. Tout bruit. Les cris incessants se répondent et se superposent comme autant d'appels. Le vert et le rouge mènent, à hauteur de visage, une invraisemblable sarabande, une soûlerie de ramages bigarrés et sonores.

— Pierre ? Me voyez-vous ? Pierre ?

Arrêter. Enlever cette indienne. Que le calme revienne. Dans un grand effort qui va chercher loin au fond de lui un ultime regain d'énergie, il se cramponne de toutes ses forces au rideau, à portée de sa main droite et tire, tire, à n'en plus pouvoir. Mais la coulisse tient bon, là-haut. Rien ne vient. Il s'agrippe un peu plus haut, la main gauche venue à la rescousse et tire encore, hagard. Faire cesser cet enfer braillard qui s'est emparé de lui. Il la regarde à nouveau.